

« ... ce qui était n'est plus ce qu'il en adviendra... »

Autour de *Over blue* de Marine Antony
Par Jean-Paul Chabrier

Je veux parler de sa manie de nier
ce qui est, et d'expliquer ce qui n'est pas.

EDGAR ALLAN POE,

Double assassinat dans la rue Morgue.

Tout le monde n'a-t-il pas rêvé, un jour ou l'autre, de passer de l'autre côté du miroir ? et de vivre ce que Virginia Woolf a nommé *la traversée des apparences* ? quand Vladimir Nabokov s'attachait, de son côté, à la *transparence des choses* ? On verra peut-être mieux où je veux en venir quand Marine Antony aura fait partager l'expérience de son diptyque *Over blue*, qu'elle a articulé entre *Echo* et *Black over blue*, pour explorer les limites sensibles de l'espace, tout en rapprochant et en repoussant à la fois les frontières de l'invisible. Seulement l'invisible ne se laisse pas aussi facilement apprivoiser, ni même imaginer, et il faut, pour en circonvenir les territoires éphémères, beaucoup de magie, — du moins la magie se *montre-t-elle*, ici, dans l'élaboration de ces fragiles et délicats dispositifs, aussi auspicieusement invisible que son impalpable objet. Nous entre-riions à grands pas dans l'ère numérique, nous dit-on, où notre réalité se verrait désormais « augmentée », mais je ne suis pas certain

que cette omnipotente intrusion de la virtualité dans notre monde, aussi savante et experte soit-elle, nous en dévoilera davantage, — sinon à en modeler minutieusement, à la façon de Marine Antony, les potentialités infinies et poétiques pour nous faire toucher aux mystères et aux vertiges mêmes de nos propres perceptions. Dans l'une de ses œuvres précédentes, *Dessin latent*, Marine Antony choisissait d'immerger le visiteur dans un espace virtuel, dont il ne décelait au demeurant la présence qu'en multipliant, au moyen d'une interface mobile, les ombres immatérielles ; ainsi, dans un volume donné coexistent deux mondes, et, dans l'actualisation de leur rencontre inédite, cette installation faisait miraculeusement se juxtaposer leurs mouvements et laissait correspondre aux dernières lumières de l'un les premières ombres de l'autre. « En sorte, nous a prévenu Clément Rosset dans son essai *Le réel et son double*, que c'est l'événement réel qui est, finalement, l'« autre » : l'autre c'est ce réel-ci, soit le double d'un autre réel qui serait lui le réel même, mais qui échappe toujours et dont on ne pourra jamais rien dire ni rien savoir. » Cela est peut-être moins compliqué et éprouvant qu'il n'y paraît à première vue : qu'une réalité s'accroisse ou se divise, se dédouble ou se multiplie davantage, s'invente tel *duplicatum ad ibidem* ou ailleurs, il reste en définitive à inventorier les sensations qu'elle nous procure, et dont *Over blue* propose aujourd'hui de compléter le catalogue singulier. Dans la première installation, *Echo*, délimitées par le fragile fil noir de leurs seules vives arêtes, une poignée de pyramides semble s'élever sur le côté de la pièce, tendues et retenues par d'autres fils blancs quasi-invisibles, qui architecturent et sectionnent l'espace de la salle d'obliques fuyantes.

Accompagné d'une musique que diffusent trois haut-parleurs fixés au mur latéral, le visiteur se déplace et évolue avec précaution au milieu de cette structure en suspens, ode à la légèreté, à la tension de la rigueur géométrique, et à la composition toujours changeante des lignes, des plans et donc des volumes. C'est le regard et le point de vue du visiteur qui orientent les perspectives et en animent les échappées, tandis que son corps, se fondant dans ce réseau de liens ténus, doit conjuguer longue adresse et haute pesanteur. Ne pourrait-on se croire enfin parvenu au cœur secret d'une molécule de cristal, ou encore celle, inconcevable et aérienne, d'une concrétion de musique ? Car il faut préciser qu'en étirant le côté des pyramides, la musique se module suivant l'amplitude de cette déformation : le réel est devenu précieusement ductile, et témoignera des distorsions du mouvement en obéissant instantanément à ses moindres caprices. Peut-être un souffle infime fera-t-il s'élancer une nouvelle rupture mélodique, que la vignette orientale d'un haïku pourrait provisoirement illustrer ?

*Fleur sonore
une pincée d'ombre
en épanouit l'efflorescence*

Si nous passons dans la deuxième salle en écartant le lourd rideau de velours, nous pénétrons alors dans une nuit claire et magique. L'espace de ce *Black over blue* existe encore (comment saurions-nous échapper à cette dure loi qui matérialise et « appesantit » notre environnement ?), mais, tout à coup, par cette tendre et sombre

luminosité, il se rend proprement infini. Le problème de l'espace infini, ce sont les bords, — comment les imaginer ? où sont-ils ? procèdent-ils de la même matière que la matière qui les provoque, les soupçonne et les nourrit ? y a-t-il autre chose au-delà ? et, s'il y a quelque chose, où sommes-nous ? Toutes ces questions hantent cet espace que Marine Antony a modelé en le parsemant méticuleusement d'une pluie de petites plaques qui se sont immobilisées à différentes hauteurs en suivant des axes changeants. Nous avançons sur ce chemin d'étoiles fixes, perdus dans un ailleurs troublant, *l'anywhere out of the world* baudelairien. Chacune de ces plaques présente une face sombre tandis que l'autre, recouverte d'un pigment qui aura au préalable absorbé la lumière, restitue dans le crépuscule de l'installation une lueur bleutée, qu'elle diffuse dans sa proche gravité. Je parlais au début du rêve partagé par nombre d'entre nous de passer de l'autre côté du miroir, — en s'avancant au milieu de la nuit ordonnée de *Black over blue*, progresse en nous une curieuse impression d'immatérialité, dont on s'étonnera de la familiarité, et que conforte la pensée étourdissante que certaines plaques repoussent les murs disparus de la salle (et qui n'ont peut-être justement disparu que sous la caresse fauve du halo de lumière qui les a brièvement révélés en en matérialisant la distance fictive). L'artiste nous invite à nous approcher de cette disparition, — d'en vivre l'insoutenable *dédoublement*: le côté sombre des plaques reproduisant la miniature évanouie et diffractée du mur même qui n'est plus. « C'est la pression venue de l'autre côté du mur qui amène les réalités à se dissoudre », nous avertit Tomas Tranströmer dans

son poème *Vermeer*, et dans son *Élégie* d'un recueil précédent, c'est aux visiteurs de *Black over blue* qu'il semble s'adresser : « Amis ! Vous avez bu de l'ombre pour vous rendre visibles ». L'ombre est l'habitante naturelle de l'infini, et son dialogue avec la lumière délimite l'expérience duelle qu'il nous est donnée ici de découvrir. Peut-être cela démontre-t-il que c'est bien l'ombre, plus encore que la lumière, qui circonscrit le territoire impossible de cet infini mouvant en fortifiant l'acuité de notre aveuglement. Les deux installations d'*Over blue* me semblent placées sous le signe de Janus : moins pour sa figure dédoublée que pour sa maîtrise du *passage*, dans son intercession bienveillante entre deux réalités, en une heureuse résolution dialectique. Car nous n'avons pas à choisir entre *ici* et *ailleurs*, que le régime quantique actualise simultanément. Si nous ne sommes pas déjà arrivés de l'autre côté du miroir, nous en entrevoyons cependant le domaine, sans avoir pour autant égaré les prérogatives de notre dimension. L'infini comprend également notre finitude, de même que notre réalité finie comprend l'infini (sinon comment en soupçonnerions-nous la présence ?) Il faut se réconcilier avec ce qui nous échappe, — toute de réconciliation, l'œuvre de Marine Antony manifeste avant tout de cet exigeant dépassement du même dans l'autre.

*Ombre lumineuse
disparaissante promeneuse
où s'éclaire désir d'infini*